

mais ce reste, je le croyais nécessaire. Je me rappelais que dans mon enfance lorsque mon père tardait à revenir de son travail, ma mère et moi nous allions au-devant de lui quelquefois un mille sur la route. Souvent nous nous accroupissions derrière un buisson, l'oreille au guet. Entendions-nous marcher? Le cœur nous battait bien fort dans la poitrine. Si ce n'était pas lui! S'il lui était arrivé quelque accident! Il faut si peu de chose et un malheur est si vite fait. C'est ainsi que je me figurais ma compagne assise sur le balcon, prêtant l'oreille pour entendre les pas de celui qui ne devait plus revenir, croyant à chaque instant que c'est *lui* et étant constamment déçue dans son attente. Je ne m'étais point trompé dans mes conjectures et j'ai appris depuis que les choses s'étaient exactement passées comme je l'avais prévu.

Telles étaient les tristes réflexions qui m'assaillaient de toutes parts. De temps à autre, le train s'arrêtait pour permettre à quelques voyageurs de descendre ou de monter. Ces arrêts momentanés faisaient un peu diversion à mes sombres pensées. Le temps s'était remis à la pluie et on l'entendait frapper contre les vitres du wagon. Parmi mes compagnons en petit nombre, les uns fumaient, les autres chantaient, quelques-uns dormaient. Quant à moi, je songeais, "car que faire en un gîte à moins que l'on ne songe?" J'avais les yeux constamment fixés sur ma montre. Ce malheureux télégramme me tracassait. Je regrettais de n'avoir pas laissé une lettre de préférence. J'avais des pressentiments que ma dépêche resterait en route. L'employé du télégraphe m'avait paru si bouché et si rébarbatif. Il n'avait pas même l'air de savoir qu'il y eût une rue Sanguinet à Montréal. Il est probable, me disais-je, qu'après mon départ il aura pris un *directory* et expédié le télégramme à une madame Martin quelconque. Il y en a bien une centaine à Montréal. Les choses se passèrent exactement de la sorte et la dépêche ne parvint